

LA COMEDIE DES MASQUES

d'Olivier Marchal

Avec le livre sur Jean-Jacques Rousseau, nous terminons, je pense, ce cycle des "Lumières" qui a commencé par la brillante conférence de Jacques Pirson sur Voltaire et qui a été suivi par un compte-rendu du livre de Sophie Chauveau "Diderot, le génie débraillé" que j'ai fait dans le N° 63 de notre Revue. Voici donc la "Comédie des Masques" qui retrace une période de cet autre génie qui règne toujours dans notre Panthéon culturel : Jean-Jacques Rousseau.

Jean-Jacques Rousseau, qui a écrit dans "Le Contrat social" : *"La souveraineté appartient au peuple et non à un monarque"*, peut être considéré comme le fondateur de notre République. A ce titre, il méritait un meilleur livre.

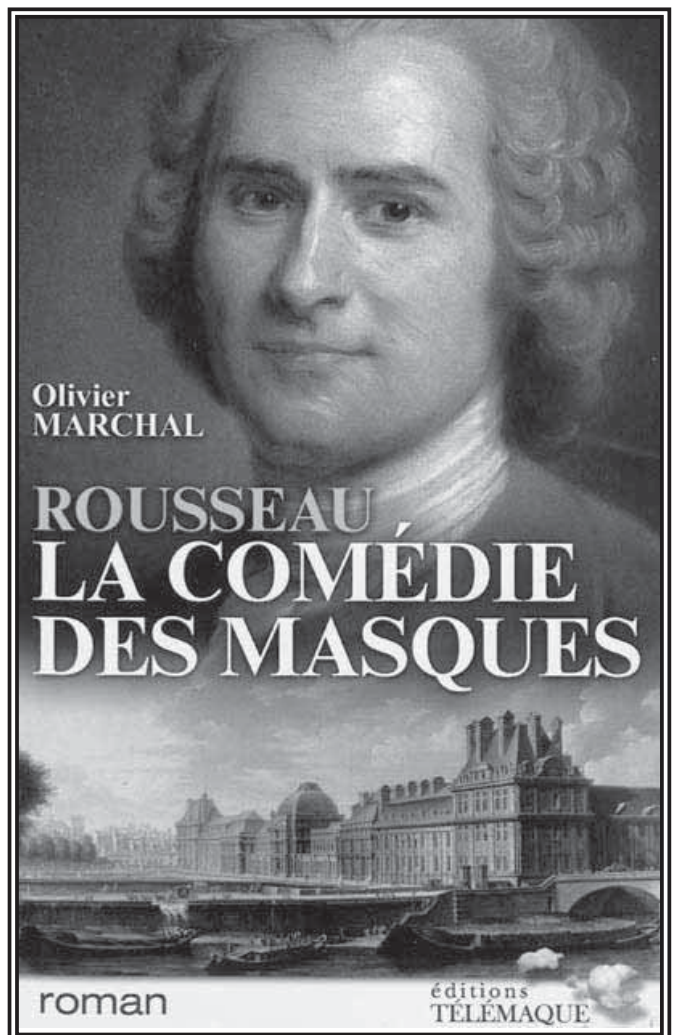
L'ouvrage d'Olivier Marchal s'attarde à restituer la réalité du personnage, l'insérant dans une courte période qui va de 1743 à 1759 : Orgueilleux, écorché vif, maladif, tourmenté, Jean-Jacques Rousseau ne s'intégra jamais au groupe formé par les Encyclopédistes. Resté en lisière, il s'acquitta cependant de sa tâche qui était d'écrire sur la musique, sans participer vraiment à leur vaste projet. Son seul véritable ami fut Diderot, bien qu'il ne partageât jamais ses vues matérialistes.

C'est vers l'année 1743, qu'après avoir mené une vie de bohème avec Diderot, il est introduit par ce dernier dans les Salons parisiens. *"Pour réussir"*, lui dit Diderot, *"il vous faut un masque, car cela se fait chez les puissants"*. Le masque que choisit Jean-Jacques est celui de la provocation. Diogène sera son double,

celui qui, du fond de son tonneau, exhale sa colère contre les riches et les puissants, en leur rappelant la vertu.

Pour ce faire, il change son apparence et arbore un vêtement de drap, quitte dorures et épée, et refuse de se tailler la barbe. Cette attitude ostentatoire lui vaut immédiatement l'attention des puissants et amuse Diderot.

Moralisateur, Jean-Jacques écrit : *"On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la*



personne". Humble parmi les humbles, il abandonne rapidement son travail de secrétaire qu'il remplit auprès de Louise Dupin, l'épouse d'un fermier général : celle-ci s'est éprise de lui et de ses idées de vérité qui ramènent à plus de sincérité.

Passionné de musique, il vivra désormais de son travail de copiste, sans devoir rien à personne, en souhaitant toutefois que son opéra-comique "Le Devin du village", voie enfin le jour. Sur les instances de sa protectrice Louise Dupin, l'œuvre est finalement jouée à Fontainebleau devant le roi qui, séduit, veut le recevoir en audience pour lui octroyer une pension. Rousseau ne s'y rendra pas !

Le discours qui lui vaut une grande notoriété, car il s'adresse autant aux puissants qu'aux hommes de lettres qui, selon lui, accepteraient des compromissions pour obtenir des privilèges et même des avantages en nature, blesse grandement son entourage et Voltaire, qui continuait à recevoir une pension royale, se sent visé. Entre eux, la haine deviendra profonde et tenace.

Rousseau était né calviniste, puis s'était converti au catholicisme à l'âge de 17 ans. Il ne pouvait se rallier à l'athéisme virulent de Voltaire, et ses écrits sur le sujet sont sans ambiguïté : *"La métaphysique"*, déclare-t-il, *"pourrait bien aigrir mes douleurs, mais elles n'ébranleront pas en moi la foi de l'immortalité de l'âme et d'une providence bienveillante"*. Au fil de ses réflexions, Rousseau s'est acheminé vers une sorte de déisme rationaliste très éloigné du matérialisme scientifique des Encyclopédistes.

Voltaire est le plus violent dans ses attaques : *"Il est urgent"*, déclare-t-il, *"que les sages s'assemblent pour dégrader ce judas. Ce discours me semble l'œuvre d'un fou dangereux. Je pardonne tout, vous le savez, pourvu que l'infâme superstition soit abandonnée aux laquais et aux servants"*.

Les autres acteurs du groupe, le riche baron

d'Holbach qui finance l'Encyclopédie et Grimm qui jalouse Rousseau, ne lui ménagent ni railleries ni humiliations. Ils sont à l'aise dans la fréquentation des salons, l'aristocratie craignant plus l'hégémonie des Jansénistes que les déclarations avancées de ces intellectuels d'avant-garde. Diderot lui-même se lasse de sa misanthropie et parvient à le blesser gravement dans son roman "Le Fils naturel". Il écrit : *"Il n'y a que les méchants qui soient tout seuls"*.

Fuyant Paris, ne supportant plus les variations de ses amis, Rousseau accepte en 1759, l'offre de Louise d'Epinaï de s'installer à l'Ermitage qui fait partie du château de Chevrette. Louise d'Epinaï rêve d'avoir un Salon qui rivaliserait avec celui de Madame Geoffrin, fréquenté par Fontenelle, d'Alembert, Helvétius, ou avec celui de la Marquise du Deffand qui, se méfiant des Encyclopédistes, préfère les savants, les beaux esprits et surtout la compagnie de Voltaire. Chez Madame d'Epinaï, Rousseau serait le personnage central qui attirerait ce qu'il y a de mieux dans la haute société.

Mais, là encore, le séjour de Rousseau est pollué par les visites du Baron d'Holbach et de Grimm qui soudoient la mère de Thérèse sa compagne, afin de se faire donner ses écrits ; ils sont lus à Paris et alimentent les griefs que l'on a envers lui. Rousseau souffre énormément de toutes ces trahisons.

C'est chez Louise d'Epinaï qu'il fait la connaissance de Sophie d'Houdetot, la belle-sœur de cette dernière. Elle lui inspire immédiatement une passion irrépressible, car il croit trouver en elle l'objet d'un amour absolu, issu d'une communion d'âme qu'il peut sublimer. Hélas ! Cet amour tombe sous le coup de la jalousie de Louise d'Epinaï qui intrigue et menace la réputation de la bien-aimée, laquelle cède à la pression.

La rupture avec sa protectrice est définitive, quand il refuse de l'accompagner en Suisse

pour dissimuler l'éventuelle naissance d'un enfant dont le père serait Grimm.

Rousseau, le chantre du sentiment, a-t-il vraiment aimé les femmes ? La question reste obscure : *"Qu'est-ce que le véritable amour"*, écrit-il, *"si ce n'est chimères, mensonges, illusion ? On aime bien plus l'image qu'on se fait de l'objet auquel on l'applique. Si on voyait ce que l'on aime exactement tel qu'il est, il n'y aurait plus d'amour sur la terre"*.

A-t-il été un bon père ? Thérèse, sa compagne lingère, peut seule en juger. Auprès de lui, elle fut pauvre, soumise, l'accompagna toujours, dans tous ses déplacements intempestifs. Elle lui servit de femme de ménage et d'infirmière, pour soigner sa maladie de la vessie, et dut supporter la compagnie de protectrices de la haute société qui ne pensèrent qu'à lui subtiliser son compagnon.

Rousseau avait-il la fibre paternelle ? De notoriété publique, on sait qu'il a abandonné à la naissance, aux Enfants trouvés, ses enfants dont l'un était de Diderot. Il trouvait d'ailleurs, à ce sujet, des justifications qui semblent aujourd'hui faciles. Qu'on en juge : "Il ne faut pas faire des enfants", déclare-t-il, "quand on ne peut les nourrir. La nature veut

qu'on en fasse puisque la terre produit de quoi nourrir tout le monde ; mais c'est votre état de riches qui vole aux miens le pain des enfants".

Le personnage démystifié nous laisse perplexes ; le livre d'Olivier Marchal aussi. Écrit sous forme de courts chapitres qui, tous, ont en tête de page, un extrait des "Confessions", l'ouvrage, je l'avoue, m'a un peu lassée. Certaines saynètes m'ont semblé destinées à faire du remplissage. Le style est souvent mièvre ; les dialogues, destinés à alléger le texte, trop souvent creux.

On regrette aussi que la gigantesque œuvre philosophique, théâtrale et littéraire soit escamotée au profit d'évènements mineurs qui, certes, constituent le terreau nécessaire à ces idées philosophiques, mais qui, trop souvent, font penser à un roman de gare.

On sent que l'auteur a articulé son livre autour de la célèbre assertion qui rend Rousseau encore extrêmement contemporain : *"L'homme naît bon, c'est la société qui le rend mauvais"*.

Alice FULCONIS.

"LA COMEDIE DES MASQUES" :
Olivier Marchal. Editions Télémaque. 19 €.